

Alice Milliat,
la femme olympique

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

« **Les Audacieuses** »

Femmes de lettres ou de sciences, artistes prodigieuses, aventurières intrépides ou militantes galvanisées, les femmes qui ont fait avancer notre monde ont souvent été effacées de l'histoire. Pour les tirer de cet oubli, les biographies de la collection « Les Audacieuses » proposent des récits au plus près de ces destins passionnants et vrais.

Conception graphique: Audrey Desanti
En couverture: Alice Milliat pratiquant l'aviron, 1920
© Agence Rol/Bibliothèque nationale de France

© Éditions Les Pérégrines, 2024
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sophie Danger

Alice Milliat,
la femme olympique



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

Se dépasser avec Laura Marino, Leduc, 2022

Graffitis de chiottes. Les murs de la liberté, Tana, 2018

Prologue

« Et pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, nos Jeux olympiques ? Je sais que notre initiative a beaucoup ému les organisateurs des Jeux olympiques masculins. Que ces messieurs fassent leur mea culpa ! Malgré nos sollicitations pressantes et réitérées, le Comité olympique a toujours refusé d'adjoindre l'athlétisme féminin aux Jeux olympiques. Pouvions-nous courber sous l'indifférence ou l'hostilité déguisée des dirigeants masculins ? Cette attitude n'eût pas été digne des sportives que nous sommes. Nous avons relevé le gant et, puisqu'on n'a pas voulu de nous, nous allons prouver que nous sommes capables de conduire nos destinées. »

Alice Milliat, Le Petit Journal, 20 août 1922

Aux premières notes de *La Marseillaise*, Pershing se fige. La joyeuse effervescence qui agitait les gradins s'éteint d'un coup pour laisser place au silence. Assise au centre de la tribune officielle, Alice se repaît du

spectacle. La rumeur lancinante des conversations chuchotées qui rythmait le passage des délégations étrangères s'est tue. Il n'y a plus un mouvement, plus un geste, plus un bruit pour venir troubler la solennité du moment. À cet instant, l'immense stade construit aux abords du bois de Vincennes par les Américains n'est plus que musique. Musique et cris lorsque retentissent enfin les « F-F-F France! », « F-F-F France! », « F-F-F France! » scandés en chœur par les athlètes françaises.

Après les Suissesses, les Tchécoslovaques, les Anglaises et les Américaines, elles sont les dernières à prendre part au défilé des nations. De sa place, Alice ne distingue guère plus que leurs silhouettes, mais chacune d'entre elles lui est familière. Violette Gouraud-Morris, reconnaissable entre mille, promène son allure massive en toute fin de cortège, Lucie Petit à ses côtés. Un peu plus haut, Alice aperçoit la coupe à la garçonne et le dossard numéro 69 de Georgette Lenoir. Quelques têtes plus loin, elle devine Lucie Bréard. La recordwoman du monde du 500 mètres a calé ses pas dans ceux des jumelles Andrée et Germaine Darreau, deux des cadettes du *team* France, qui fêteront leurs seize ans dans trois jours. Et puis, il y a Paulette de Croze et Cécile Maugars. Les Parisiennes, visage grave, regard braqué sur l'horizon, encadrent Louise Noepfel. C'est elle, l'Alsacienne, qui a été choisie pour être le porte-drapeau de l'équipe nationale. Une lourde respon-

sabilité dont la native d'Illkirch-Graffenstaden s'acquitte sereinement, peu impressionnée par les milliers de paires d'yeux braquées sur elle.

«F-F-F France! F-F-F France! F-F-F France!» À mesure que les Françaises se rapprochent, leurs voix se font plus claires, plus fortes. Une fois à hauteur de la tribune principale, elles s'époumonent une dernière fois. 15 h 15. Alice rejoint Paulette de Croze en bordure de piste. 15 h 17. La voix de Paulette s'élève dans le stade: «La Fédération féminine de France sollicite l'ouverture des premiers Jeux olympiques féminins du monde.» Tout Pershing a désormais les yeux rivés sur Alice. 15 h 18. «Je proclame...» L'assemblée retient son souffle. «... ouverts...» La tension semble à son paroxysme. «... les premiers Jeux olympiques féminins du monde!» La foule se lève et se met à hurler.

Nous sommes le 20 août 1922. Grâce à Alice Milliat, les femmes sportives viennent d'entrer dans l'Histoire.

1

« Qu'a-t-on fait en France pour l'éducation physique et sportive féminine? Officiellement rien. Le bilan est simple. Théoriquement il existe des cours de gymnastique dans les écoles et les lycées. Dans les endroits où ils ont lieu, ils sont tellement passionnants que les élèves les désertent sous un prétexte ou sous un autre. Le professeur – homme ou femme – y met en général si peu d'ardeur et de conviction que les enfants croient comprendre qu'il s'agit uniquement pour eux d'une corvée de plus. »

Alice Milliat, conférence à la Sorbonne, 13 mars 1920

Elle est née le 5 mai 1884, à sept heures du matin, au domicile familial de la rue Guépin, en plein cœur de Nantes. Édouard et Joséphine Million (née Brevet), dont elle est le premier enfant, ont choisi de l'appeler Alice et de lui donner pour deuxième prénom Joséphine. Son troisième prénom est Marie,

hommage à deux de ses arrière-grands-mères et trois de ses tantes. Pour l'état civil, elle est donc Alice, Joséphine, Marie Million.

L'accouchement s'est passé sans trop d'encombre, la jeune maman de vingt et un ans et son bébé se portent bien. Rassuré, Édouard les a quittées aux alentours de midi afin de déclarer la naissance à la mairie, accompagné de deux de ses témoins de mariage: Joseph Brevet, l'oncle paternel de son épouse, libraire-relieur de métier, et Achille Lamisse, son ami comptable. En paraphant le registre du troisième canton de Nantes, il a soudainement pris conscience de l'ampleur des bouleversements qui ont émaillé sa vie ces derniers mois. En moins d'un an, ce célibataire endurci de trente-cinq ans a rencontré la femme de sa vie, l'a épousée et est devenu officiellement chef de famille.

Il est vrai que rien ne prédestinait Édouard et Joséphine à se rencontrer. Outre leurs quatorze ans d'écart, ils ont grandi à environ mille kilomètres de distance l'un de l'autre. Fils de tailleurs, lui est un Sudiste pur souche, né à Peyrolles-en-Provence, dans les Bouches-du-Rhône. Cinquième d'une fratrie de sept – uniquement des garçons –, il a peu connu sa mère, Blandine, décédée alors qu'il n'avait que treize ans. Son père, Étienne, est mort à son tour onze ans plus tard. À vingt-quatre ans, le jeune Provençal est orphelin et, hormis ses deux frères encore en vie et

une demi-sœur, issue du premier mariage de son père, il n'a quasiment plus d'attaches.

En cette seconde moitié de XIX^e siècle, la majorité est fixée à vingt-cinq ans pour les hommes, selon le code civil napoléonien ; Édouard est donc encore mineur. Alice, qui n'a jamais osé évoquer ce pan de son existence avec lui, a longtemps pensé qu'il était arrivé à Nantes en 1874 après avoir été mis sous tutelle d'Hippolyte, son frère aîné. Un temps établi à Vincennes, cet adjudant d'administration des subsistances militaires, qu'elle a très peu connu, s'était installé dans la cité ducale à la suite de son union avec une rentière du coin. L'autre hypothèse d'Alice est que son père aurait choisi de rallier la petite ville portuaire pour y rejoindre Mamer, son cadet, officier d'administration lui aussi, qui occupait alors un logement rue Boileau, dans le centre.

La famille Brevet est installée à quelques rues de là, route de Clisson. Le père, Jules, épaulé par Joséphine, sa femme, y tient une auberge jusqu'à sa disparition, en 1881. La benjamine de la fratrie, également prénommée Joséphine, épousera Édouard Million deux ans plus tard, le 23 juillet 1883.

Les jeunes mariés emménagent rue Guépin, une artère animée à quelques encablures du château des Ducs de Bretagne. Les premiers temps de leur vie à deux sont heureux. Rapidement enceinte, Joséphine s'occupe de la maison tout en prêtant main forte à

l'épicerie attenante, où officie son commerçant de mari. Travailler ne lui a jamais fait peur. Comme Marie et Léontine, ses deux sœurs aînées, elle n'a pas eu la chance d'aller à l'école et a dû très tôt aider ses parents à faire tourner l'affaire familiale. Habitée au contact avec la clientèle, elle n'a pas son pareil pour tenir la caisse et vérifier les livres de comptes, ce qui est une aubaine pour Édouard, bien plus porté sur le boniment que sur les chiffres.

La naissance d'Alice au printemps suivant ne change rien à ce bel équilibre. Du moins, jusqu'à ce qu'Édouard rende définitivement son tablier d'épicier. Alice a à peine deux ans et la suite de son enfance va être marquée par les changements professionnels de son père, tour à tour voyageur de commerce, négociant et comptable, ainsi que par les déménagements – au moins cinq en dix-huit ans –, chaque fois dans un périmètre restreint du centre de Nantes.

Pendant les cinq premières années de son existence, Alice grandit en solitaire. Joséphine, enceinte d'une deuxième fille un an après la naissance de son aînée, met au monde Marthe, qui meurt seize jours plus tard. Elle perdra également un garçon, mort-né en 1888, puis une autre fille, Yvonne, née en 1898 et disparue à quelques jours de fêter ses trois ans. Entretemps sont nés Marguerite, en 1889, et Édouard, cinq ans plus tard. Ne plus être fille unique est une bénédiction pour Alice, dont l'entourage ne cesse de louer la maturité, la discrétion et la curiosité. Cet